

# Une journée très particulière dans la maison des Abdallah

Le correspondant du *Matin* a passé une très éprouvante journée à Koubeyat, dans le Nord-Liban, dans la maison de la famille Abdallah. La tension a été à son comble quand les frères ont cru comprendre que Georges avait des ennuis de santé. En fait, on venait d'apprendre qu'il avait été transféré à la Santé... Quelque temps plus tard, les nouvelles menaces du CSPPA tombaient.

Il est là, allant et venant sur la terrasse de la modeste maison familiale. Une villa rectangulaire aux murs blancs, au toit plat découvert par la vigne qu'illumine un rayon de soleil matinal. Lui, c'est Emile Abdallah, vingt-six ans, ingénieur en télécommunications et depuis peu ennemi public numéro un en France. Solide gaillard à l'épaisse moustache, son visage est marqué par les cernes, ses yeux rougis par la fatigue. Les premières minutes, silencieuses, sont empreintes de méfiance. « Je ne parle pas français », lâche-t-il sèchement en arabe.

L'accès à la maison des Abdallah est très facile. Rien ne différencie ce village de 12 000 habitants, essentiellement des chrétiens maronites, perché à 610 mètres d'altitude dans la montagne de l'anti-Liban, des autres villages de la région. Il suffit de grimper une route étroite et défoncée qui passe devant une église à double clocher. On entre ensuite chez les Abdallah simplement, presque comme chez monsieur Tout-le-monde.

Après un instant, Emile ressort de la maison avec deux chaises de bois qu'il installe face à face sous un olivier, au bord du jardinet en fleurs. L'atmosphère se détend avec l'arrivée des premiers cafés, immuable tradition libanaise, et les premiers échanges de cigarettes. Une frêle femme au visage ridé s'approche timidement toute vêtue de noir : la mère.

« Mes frères ne sont pas là, ils sont à Tripoli ». Mais soudainement un jeune homme au visage d'adolescent émerge d'un buisson dans un bruissement de feuilles.

## CE VILLAGE AIME LES FRANÇAIS

Veste de treillis, fusil-mitrailleur Kalachnikov à la main, Robert s'approche et dépose son arsenal. Les frères Abdallah sont sur leurs gardes. Enfin, après plusieurs hésitations, une nouvelle tête apparaît dans l'encadrement de la porte et Maurice se joint au groupe.

Jean Antoun, maire de Koubeyat depuis 1975, arrivé entre temps, prend la parole : « Toutes les familles de Koubeyat ont eu des gens dans l'armée française, ce village aime les Français, il est contre le terrorisme. »

« Le peuple de Koubeyat est avec nous, car ils savent que nous sommes innocents », ajoute Robert. Robert et Maurice, dont les têtes sont mises à prix en France, s'expriment dans un français hésitant. Las, fatigués, éreintés, ils vivent depuis quatre jours dans la peur : « Dites comment nous vivons, nous devons monter la garde 24 heures sur 24, on ne peut plus dormir, ni se rendre à notre travail ». Ils craignent « une attaque de mercenaires à la solde du gouvernement français ». Visage grimaçant, la vieille femme lève les bras au ciel. « Mitterrand est devenu fou, il veut tuer mes enfants alors qu'ils sont là tranquillement dans la maison ».

Les premières questions amènent des réponses sans surprise. « Notre frère et nous sommes innocents, nous n'avons aucun rapport avec ces attentats, personne de la famille n'est membre des FARL. »

## IL SE PASSE QUELQUE CHOSE

L'atmosphère devient presque bon enfant, la mère rentre la lourde Kalachnikov à l'intérieur de la maison et seul Maurice se passe un revolver à la ceinture. Mais à l'arrivée d'autres journalistes, les frères s'énervent : « Nous avons assez parlé et cela n'a rien donné, nous sommes toujours accusés. »

L'ambiance va changer soudainement. Certes, le café et les cigarettes continuent à tourner, Emile ira même jusqu'à grimper sur le toit de la maison pour cueillir du raisin, mais les visages se ferment. Maurice décide de s'absenter « quelques minutes pour le travail » et nous demande de l'attendre. Dans le salon familial sous le portrait du père, décédé, au regard fixe et puissant qui rappelle celui de Georges, l'attente va être longue, près de trois heures.

## LIQUIDER GEORGES ?

Les trois frères, eux, se sont enfermés dans une chambre, on n'entend qu'Emile qui s'énerve au téléphone et un poste radio qui délivre ses flashes, le tout en arabe. En permanence l'un des frères ou l'une des sœurs restera en notre compagnie, sans doute pour nous faire la conversation,

mais le rictus nerveux est révélateur : il se passe quelque chose. La mère Abdallah s'est couchée sur son lit. On nous apporte des sandwiches. Dehors, par les fenêtres du salon, on aperçoit plusieurs allées et venues de membres de la famille puis... des miliciens en armes.

Sur la terrasse extérieure où deux enfants jouent innocemment, mon chauffeur libanais confirme à mi-voix qu'il se passe quelque chose. Emile circule maintenant avec un mini-fusil mitrailleur tchèque à la main. Arrive Joseph, le quatrième et dernier frère, également armé. Un bonjour rapide et il rejoint les autres dans la petite chambre où ils ont tiré les rideaux. Apparemment, c'est de lui qu'émanent les décisions. Son âge (trente-six ans), sa prestance, son aisance, tout désigne ce professeur de sociologie comme le chef du clan.

Maurice vient enfin nous expliquer qu'ils ne peuvent nous parler. Après avoir serré la main de deux armoires à glace en treillis, armés de revolvers (absents lors de mon arrivée) nous quittons la maison. Ce n'est que plus tard que j'apprendrai la situation. Pendant notre séjour chez les Abdallah, une radio libanaise annonçait le transfert de Georges, le frère aîné, dans un hôpital en France.

Erreur de traduction, le chef présumé des FARL n'était transféré qu'à la prison de la Santé, pour des raisons de sécurité. Une information qui va sérieusement inquiéter le clan Abdallah qui se réunit alors au grand complet, imaginant les Français en train de liquider Georges. A des journalistes de l'AFP qui joignent Emile au téléphone depuis Tripoli, celui-ci demande des informations précises sur la santé de son frère et signale qu'il a chez lui plusieurs journalistes français.

Quelques heures après cette confusion, un nouveau communiqué du CSPPA (Comité de solidarité avec les prisonniers politiques arabes) va promettre

une réplique « *ahurissante* » à la France « *en cas de liquidation physique, sous prétexte de maladie ou autre, de ses militants détenus en France* ».

#### **DES GENS NORMAUX**

En descendant de chez les Abdallah, nous avançons alors sur la rue principale de Koubeayat, où règne une activité tranquille en ce début d'après-midi. Tout autour, des collines dont la végétation rappelle la garrigue, écrasées par le soleil du Levant. A Koubeayat pratiquement pas d'éléments armés, un seul barrage, discret, celui des « Mokhabarrat », les services de renseignements syriens.

Cette région du Liban est sous contrôle de l'armée syrienne, mais pour voir les soldats de Damas, il faut faire une bonne vingtaine de kilomètres en descendant sur Tripoli. La population reste favorable dans sa majorité aux phalangistes. A la périphérie, le pompiste de la station - service connaît bien Emile : « *Je lui vends de l'huile et de l'essence, on se voit toutes les semaines, nous sommes certains qu'il n'est pas allé en France. Ce sont des gens*

*normaux.* » Le pompiste nous dirige alors vers la maison du responsable de l'armée libanaise à Koubeayat.

A cette heure du jour, (14 h 30) le lieutenant Georges Eid est réuni avec sa famille sur la véranda de sa villa. En treillis camouflé, épaulettes chargées de deux étoiles en fil doré, il est formel : « *Emile est venu à la caserne mercredi (le jour de l'attentat de la rue de Rennes) vers 8 h 30, il s'est absenté une heure et il est reparti vers midi. Il devait réparer le téléphone. Je l'ai vu, je le connais bien, nous sommes voisins.* »

L'employeur d'Emile, Mohammed Saouda, directeur du central de Tripoli, confirmera de son côté à des journalistes qu'il a eu plusieurs fois Emile au téléphone dans la journée de jeudi. Dans ces conditions, il est donc impossible qu'Emile Abdallah ait pu se trouver à Paris mercredi soir.

Le maire, le notaire, le curé du village soutiennent qu'ils ont vu Maurice et Robert à Koubeayat ces derniers jours, écartant donc toute implication directe dans les attentats parisiens.

**JEAN BOUTROS**  
à Beyrouth